

LE PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE

Musique = Théâtre = Mode = Sport

ABONNEMENT
Un an \$1.50
Six mois 0.75
Payable d'avance.

MONTREAL, 16 FEVRIER 1895
VOL. I.—No 2. LE NUMÉRO, 5 CENTS.

BUREAU
No 26 Sainte-Elisabeth
MONTREAL

NOS REMERCIEMENTS

Le PASSE-TEMPS est profondément reconnaissant du gracieux accueil que lui ont fait ses confrères de la presse canadienne.

Tous ont eu d'aimables paroles à notre adresse et de flatteuses appréciations de notre journal.

C'est là un précieux encouragement pour le nouveau-né et c'est avec le mot "excelsior" pour devise qu'il présente son second numéro au public.

Il prie ses confrères, ses abonnés et ses amis d'agréer l'hommage de sa gratitude pour la bienvenue qu'ils lui ont si cordialement souhaitée dès son apparition dans le monde des journaux et revues.

Mme VIRGINIA BOUIT

Il y a toute une histoire, même un poème, dans la vie d'une personne, pour qui sait la lire, écrivait un jour un des grands poètes du XIX siècle.

Et il avait raison de parler ainsi.

Mais, en parcourant des yeux les feuillets obscurs par l'épais voile que le temps jette sur le passé, on distingue rarement la personnalité une et complète du sujet et il faut plus qu'un récit fidèle pour nous faire reconnaître qu'un tel a souffert, que l'autre a été heureux que celui-ci a aimé et que tous, tour à tour, ont eu leurs heures d'enivrement de gloire, de succès et de triomphe à côté de la

coupe des amers désenchantements, et des déceptions cruelles.

Il est cependant, des personnes qui ayant conquis les honneurs d'un seul coup, ont su retenir la bonne fortune, la chance et la fa-

disent vrai. Et c'est bien là le vrai mérite de la jeune et éminente artiste dont nous allons tracer une courte biographie.

Madame Virginia Bouit est belge de naissance, et c'est sans doute à son origine qu'elle doit d'être une passionnée pour l'art musical.

Mais Mme Bouit est essentiellement française de caractère et, tout chez elle, dénote la gentille parisienne, gracieuse et élégante.

Dès son enfance, elle fit preuve d'aptitudes tout à fait spéciales pour le chant et la musique, talents qui ne manquèrent point de se développer sous la tutelle d'excellents professeurs et musiciens. Citons entr'autres Mme Thierry Baudier, créatrice du rôle de Marguerite dans Faust à Marseille, et sous laquelle Mme Bouit étudia longtemps.

Mme Bouit est une élève du Conservatoire de Bruxelles mais c'est dans la grande capitale, chez les parisiens, qu'elle s'est perfectionnée et qu'elle a acquis cette diction pure et délicate que l'on apprécie tant.

Les débuts de la vaillante artiste (1890) ont été des plus brillants.

Anvers, Lille, Saïgon, Alger, Marseille,

Bruxelles, Paris sont au nombre des villes où Mme Bouit a successivement été fêtée et acclamée par des auditoires d'élite.

Les journaux ne tarissent point d'éloges à l'encontre de l'artiste pendant toute la saison qu'elle a



MADAME VIRGINIA BOUIT

(D'Arles dans les Petits Mousquetaires)

veur publique dans leurs filets.

Quand ces personnes ne doivent la réussite qu'à leurs propres talents et à leurs efforts quelques-uns découvrent là, l'habileté. Pour d'autres, plus modestes, c'est la supériorité; c'est l'art. Les derniers seuls

passé aux Folies Dramatiques (1893) où dans *Les Petits Mousquetaires* de Varney, elle tint, avec un double succès : succès de chanteuse et de fine diseuse, le rôle d'Artagnan.

Avec un succès égal Mme Bouit joua à ravir à Bruxelles (1894), *Le Petit Duc*. C'étaient ses débuts et elle jouait le duc de Parthenay. La débutante sortit victorieuse de cette épreuve et dès lors sa carrière artistique devint assurée.

Ici, à Montréal, comme première chanteuse, elle a eu tous les succès, mérités d'ailleurs, car aucune artiste n'a chanté sur notre scène avec plus de cranerie de talent et surtout avec plus de modestie qu'elle.

Mme Bouit a une voix très juste, assez forte et qu'elle conduit avec sûreté. Son jeu est très expressif et elle reste toujours alerte, spirituelle, vive, bref une comédienne consommée comme si elle avait dix ans de planches.

Mme Bouit a émerveillé notre public à chaque représentation pendant cette saison ; opérettes, opéras-comiques, grand opéra, partout elle est à l'aise et joue à ravir. Nous bornerons ici les appréciations que nous avons à faire sur les talents de Mme Virginia Bouit, comme artiste, comme comédienne, comme chanteuse pour nous permettre l'indiscrétion de rendre hommage à la femme qui partage sa vie entre le théâtre et son foyer et qui a toutes les ressources pour plaire en même temps au public et à un mari qui partage tous ses succès.

Nous voudrions rappeler ici les nombreux succès de Mme Bouit sur la scène de notre théâtre français parler de ses triomphes dans *Mignon* et dans *Faust* et de l'ovation qui lui a été faite à la première de *La Traviata*, lors du bénéfice de M. Dorel, mais nos louanges ne seraient que des redites.

Nous avons été heureux d'apprendre que Mme Bouit avait fait choix de ce magnifique opéra de Verdi pour son bénéfice.

Elle seule peut nous donner une Violetta telle que l'a comprise l'auteur de la dame aux Camélias, et nous lui souhaitons les plus vifs succès.

Un fanatique d'athéisme prononçait un jour un discours sur une tombe, dans un enterrement civil.

—Citoyens, commença-t-il, les larmes aux yeux, profondément ému, c'est toujours avec un nouveau plaisir que j'enterre un libre-penseur.

LA QUINZAINE

Voilà déjà quinze jours depuis que le PASSE-TEMPS vous a offert, amis lecteurs, les notes que j'enfilais l'une après l'autre, pour vous, à mesure que les événements se succédaient sur la machine ronde.

Je ne sais si c'est le mauvais temps qui s'acharne à nous embêter qui écrit avec ma plume, mais je vous avouerai franchement que je me sens tout en veine de réflexions.

Et d'abord, quinze jours depuis notre dernière causerie. Grand Dieu ! que de berceaux et de tombeaux ont surgi dans ces deux semaines !! Oui, que de berceaux ! Les statisticiens nous disent qu'il naît chaque jour sur notre planète, 70 poupons blonds ou bruns, à chaque minute, soit 100,800 par jour et 32,792,000 par année.

Pendant que ces chérubins viennent s'asseoir au foyer des familles de l'univers, 35,639,835 personnes font leur dernière révérence et s'en vont là-bas, dans l'autre monde oublier leurs déboires, leurs tristesses et parfois... leurs belles-mères.

×

J'ai parlé de mauvais temps, de dispositions à la mélancolie.

Certes, ce n'est pas l'affreux naufrage de *l'Elbe* qui nous rendra d'une gaieté folle.

Quel effroyable malheur ! Que de larmes ! Que de deuils ! Que d'orphelins et de veuves l'Océan n'a-t-il pas créés en quelques secondes !

Un pasteur Newyorkais cherche en ce moment le moyen de prévenir ces terribles accidents qui glacent même les plus indifférents et les plus blasés et qui portent à l'âme avec une frappante vérité, ces paroles de l'écrivain anglais : " Les mortels sont des ombres qui poursuivent des ombres."

×

La disparition de *l'Elbe* dans les flots m'a lancé à la recherche de statistiques. Il n'y a rien de brutal, ni d'éloquent comme le langage des chiffres. Or, savez-vous ce que j'ai appris en faisant des fouilles, c'est que depuis cinquante ans,

cent navires chargés de passagers ont péri au milieu de l'Atlantique.

D'après les maigres renseignements que l'on a pu recueillir à la suite de ces catastrophes, l'on est certain que le nombre des victimes causé par dix-huit de ces naufrages s'élève à 5,817.

Rappelons-nous que ce ne sont là que les données certaines.

Que d'autres malheurs dont le monde reste et restera à jamais ignorant.

Que de pères, de mères, d'enfants ensevelis dans les profondeurs de l'Océan, au moment où ils rêvaient de se revoir !

Que d'exilés devenus la proie des monstres marins, au moment où ils allaient revoir le sol béni de la patrie et jouir de la présence d'amis, de parents retrouvés ou couler en paix des jours de bonheur, assurés par des années d'un rude labeur à l'étranger !

×

Mais trêve aux idées sombres !

Quand tout semble perdu, il point toujours au ciel quelque rayon d'espérance. Les philanthropes qui cherchent le moyen d'empêcher les épouvantables catastrophe dont je viens de parler, le trouveront peut-être.

En attendant, fasse la Providence que les marins ne perdent pas la tête dans ces moments de désespoir, que la brute ne domine pas l'homme et que l'on n'entende plus jamais parler de robustes gaillards jetant à la mer, de pauvres femmes sans force, d'innocents bébés !!

×

Avez-vous reçu un valentin ?

Était-il joli ou laid ?

Les artistes en ont conçu et fabriqué de toutes sortes cette année, comme toujours. Ceux et celles qui veulent être aimables et éloquents, sans vouloir rougir, trembler ou balbutier, ont eu dans ces messagers discrets, une occasion parfaite de révéler leur flamme, voire de reprendre le cours d'une *firtation* ou d'une cour plus sérieuse, un moment interrompue.

Et pour ceux qui voulaient exercer quelque vengeance silencieuse,

quelle mine dans les caricatures à deux sous ! !

Votre tailleur, votre épicier, votre belle-mère, votre créancier, votre rival, en un mot, un mortel quelconque vous a-t-il embêté, la Saint Valentin, voilà le grand jour !

Vite, par la poste exprimer à toute cette race, votre mépris, votre pensée, votre ennui !

×

Un mien ami, arrivé des Etats-Unis, ces jours derniers, m'a raconté la suivante :

Une bonne vieille canadienne, fatiguée de demeurer chez sa bru dans une ville de la Nouvelle-Angleterre, se décida un jour de se louer un petit coin, où elle put vivre en paix.

Après avoir longtemps cherché, elle annonça un beau matin à son fils qu'elle allait entrer dans ses pénates. Malheureusement, le séjour auprès d'une bru irlandaise, avait fait tomber notre héroïne dans la détestable habitude qu'ont quelques-uns des nôtres, dès qu'ils ont passé quelques mois chez l'Oncle Sam ; aussi, voici en quels termes elle déclara son déménagement : " John, j'ai loué un *télémaque*, à quat' room, avec une belle *cupbette*, sur la *West Street* et je vas *mouver* aujourd'hui.

×

La vieille Europe est rongée par trois chancres : le militarisme, le nihilisme et l'anarchisme.

Pas n'est besoin de le prouver, tous nos journaux sont bondés de faits attestant cette cruelle vérité.

Pour cacher leur jeu, quelques fomenteurs de trouble s'intitulent hardiment socialistes et s'apitoient sur le sort de ce pauvre peuple qu'ils veulent sauver ou régénérer.

Montréal possède quelques-uns de ces importés d'outremer, venus on ne sait d'où ; émigrés on ne sait pourquoi. Je viens de lire que les ouvriers canadiens ont mis une couple de ces énergumènes à la raison ; je les en félicite.

Qu'avons-nous besoin de ces gens qui ignorent nos mœurs, nos aspirations, voire nos lois et nos ressources, pour nous annoncer la

bonne nouvelle et nous ouvrir le chemin à la richesse.

Je suis de l'avis de maint homme clairvoyant : Ces hableurs cherchent le chemin du gousset de ceux qui les écoutent et comptent vivre sur la bêtise de leur entourage.

×

Ne téléphonez plus ! !

Pourquoi ?

Ne téléphonez plus, je vous le dis et vous le répète, au nom de la science.

Ce petit appareil à sonnette, accroché là sur la muraille à côté de vous, c'est la mort.

c La mort ?

Oui, la mort froide, inexorable, sans espoir de retour.

Et tout cela, chers amis, c'est la science qui vous le dit en vous soufflant à l'oreille lentement le nom de cette peste de notre siècle : le microbe.

Le microbe, en a-t-on assez parlé de cet être invisible, infiniment petit, qui se glisse partout, attaque tout, empoisonne tout, tue tout.

Eh bien le microbe a élu domicile dans le téléphone et si vous n'examinez pas, n'essayez pas attentivement le récepteur, chaque fois que vous vous servez de l'appareil, vous êtes en danger.

Tandis que vous écouterez les accents enchanteurs de *cette que votre cœur aime*, le microbe, l'ennemi invisible vous glissera dans le tuyau de l'oreille, et le jour ne tardera peut-être pas à venir, ou l'organe de votre ouïe sera fermé à tous les bruits d'ici-bas.

Donc gare au téléphone !

×

Pour terminer :

Un peintre avait fait le portrait d'une comtesse hors d'âge.

Les parents de la dame s'étaient donné rendez-vous dans l'atelier pour juger de l'œuvre, et chacun trouvait quelque chose à redire.

—Le nez est trop long, prétendait l'un.

—La bouche n'est pas assez gracieuse, disait l'autre.

—Le ton des chairs est trop mat, objectait celui-ci.

—Il faudrait plus d'expression dans les yeux, reprenait celui-là.

Bref, la ressemblance laissait à désirer.

--Eh bien, Messieurs, dit le peintre, je vais y retoucher et demain, si vous le voulez bien, je m'en référerai à un juge aussi naïf qu'impartial : le King-Charles de madame. En effet, le lendemain, le portrait est transporté au salon de la comtesse et placé au niveau du parquet ; puis on ouvre la porte au quadrupède qui accourt aussitôt vers la toile, la flaire et la lèche avec attendrissement.

Le portrait est dès lors déclaré parfait.

Or, l'artiste avait seulement retouché le bas de son tableau avec un morceau de lard.

CHAM.

NOS SPECTACLES

Il me fait grand plaisir d'offrir aujourd'hui à mes lecteurs une splendide primeur. Une fois n'est pas coutume, mais je m'efforcerais de faire mentir l'adage le plus fréquemment possible, dans les colonnes du PASSE-TEMPS.

Le monologue, voire le dialogue, est aujourd'hui de mode dans les salons et on a toujours quelque succès dans une soirée, si on est un peu beau diseur.

Tout en remplissant mon devoir de chroniqueur et en vous parlant de *Pour la Couronne*, le succès du jour à Paris, je vous livre une magnifique pièce de vers pour vos récitations de soirées, réunions de familles, etc.

Pour la Couronne est la dernière tragédie de l'aimable auteur des *Humbles*, François Coppée.

Le thème de cette œuvre est le patriotisme de Constantin, un jeune Slave qui tue son père au moment où la soif du pouvoir porte le malheureux à trahir sa patrie et son Dieu et à les livrer aux Turcs. Lisez et dites si ce dialogue n'est pas sublime !

Michel

C'en est assez. Debout ? car, par tous les démons, Je veux devenir roi de la plaine et des monts, Et couronner ma reine, et me venger du prêtre : Aussi vrai que ce ciel est pur, cela doit être, Et tu perds ta fureur et ta rébellion. Va disputer plutôt sa charogne au lion Quand il a mis dessus ses six griffes tenaces. Rien n'y fera, sanglots, prières ni menaces. Et, sache-le, malgré tes colères d'enfant, On n'allumera pas ce bûcher, moi vivant.

Constantin

Vivant !... Quelle parole avez-vous prononcée ?
Vivant !... Oh ! quelle atroce et sanglante pensée
Ecluse en mon cerveau le torture et le mord ?

Michel

Je ne te comprends pas... Me voudrais-tu voir
[mort ?]

Constantin

Je songe en ce moment que vous devriez l'être,
Et d'une mort infâme, et de la mort du traître !

Michel

Tu dis ?

Constantin

Je me souviens qu'à l'heure où nous parlons,
Othorgul et ses Turcs entrent dans nos vallons,
Que chaque instant perdu me rend votre complice,
Et je songe au devoir qu'il faut que je remplisse.

Michel

Quel devoir ?

Constantin

Je me dis que, très injustement,
J'ai voulu vous sauver du dernier châtement,
Et que votre existence à la hache échappée
Est un malheur pour tous... et que j'ai mon épée ?

Michel

Toi ! ton épée !

Constantin

Elle a, vierge de tout affront,
Su détourner un jour la mort de votre front,
Et ma chair porte encor trace de la blessure...
Mais puisque l'ère envie et l'ignoble luxure
Ont fait un scélérat du héros de jadis,
Puisque, au mépris de tout, près de ces Turcs mau-
[dits]

Vous allez mendier la couronne usurpée
Elle s'indigne alors, ma pure et noble épée,
Et, d'un éclair vengeur jaillissant du fourreau,

Il tire son épée.

Michel, dégainant à son tour.

J'ai mon épée aussi, qui ne craint pas la tienne.

Constantin

Je défends mon pays et l'Europe chrétienne,
Mon devoir de soldat, l'honneur de ma maison,
Et vous ne combattez que pour la trahison.
Dieu nous voit et préside au champ clos. Qu'il déci-
de !...

*Constantin fond sur son père. Les épées se croi-
sent un moment. Michel reçoit un coup d'épée en
pleine poitrine et chancelle.*

Michel

Ah

Constantin

Dieu ! qu'ai-je fait !...

Michel, à terre et expirant.

Sois maudit !

Parricide !

Il meurt.

Constantin

Le signal d'abord... Mettons le feu !...

*Il prend la torche et la jette dans le bûcher qui
s'enflamme aussitôt. Pendant la fin de la scène, on
voit, au loin dans la montagne, s'allumer d'autres
signaux, et on entend retentir le canon d'alarme.*

Vous êtes les témoins, astres regards de Dieu !
Mais devant ce cadavre et devant cette flamme,
J'ose vous regarder et vous montrer mon âme.
Mon père allait trahir sa patrie et sa foi !
Et vous, j'ai tué mon père ?... Jugez-moi !...

Maintenant, une gerbe de nou-
velles de partout : Frank Thayer,
autrefois du Musée Eden, est au-
jourd'hui directeur de la compagnie
de comédiens *The two Colonels*.

De son vrai nom, Mlle Réjane, la
fameuse tragédienne française, s'ap-
pelle Mlle Reju.

La police de Boston, poussée par
les échevins, a résolu de faire la
guerre aux actrices en maillot et de
proscrire les tableaux-affiches, où
l'on remarquera ce genre de costu-
me. L'autre soir, des plaisants
sont allés poser des jupes à toutes
les affiches, où l'on remarquait des
figurantes ainsi affublées.

☆

Ysaye, le jeune violoniste belge
est aujourd'hui à Washington, la co-
queluche des filles jeunes et vieilles
laides et jolies. Cet artiste gagne
\$1,000 par concert.

☆

Wilson Barrett, actuellement au
Queen's a été surnommé à juste ti-
tre, le roi du mélodrame.

Inutile de dire que comme d'or-



WILSON BARRETT

naire, cet artiste fait salle archi-
comble au théâtre de la rue Ste-Ca-
therine.

Ses pièces sont superbement mon-
tées.

J'apprends que Barrett visitera
Chicago tout prochainement et
qu'il y donnera un grand drame
portant le singulier titre de *The
Sign of the Cross*.

☆

On a parlé maintes fois du chien
qui accompagne sans cesse la Patti
et de l'amitié de Sarah Bernhardt
pour les fauves.

Sait-on que Minerva Dorr que
nous avons vue à Montréal deux
fois de suite dans *Jane* possède
deux chats qui la suivent partout,
hors la scène ?

☆

Les soirées-bénéfices vont leur
train à l'Opéra Français. Nous sou-

haitons tous les encouragements
aux artistes.

☆

A Boston, on a payé jusqu'à \$5.00
par année pour avoir le droit de
tenir un théâtre. On veut aujour-
d'hui porter le prix à \$100.

☆

Fast Mail que l'on joue au Royal
cette semaine est essentiellement
un mélodrame américain. Il faut
voir la mise en scène. Elle est épa-
tante.

☆

Dans *The Passing Show*, M. J. G.
Henshaw, le comédien, dit à plu-
sieurs reprises : " C'est une bonne
chose ; poussez-là !

Un farceur, l'autre jour, envoya
une voiture d'enfant à Henshaw.

Elle portait cette inscription :
" C'est une bonne chose ; poussez-
là ! "

☆

L'opéra de la Nouvelle Iberie,
Louisiane, va être raflé. Voilà un
comble.

☆

Beerholm Tree, l'acteur anglais,
actuellement à New-York dit que
les théâtres qu'il a vus dans cette
ville sont bien supérieurs à ceux de
son pays.

☆

Il est des gens qui s'imaginent
que tout est joie, lumière, argent
et plaisir dans la vie d'artiste.

On se trompe grandement.

La vie au théâtre est une vie de
travail continu, de déboires, sou-
vent de pauvreté, voire de misère.

Il m'est arrivé je ne sais combien
de fois, depuis le commencement
de la saison théâtrale de 1894-95 de
jeter les yeux sur les feuilles dra-
matiques que je reçois des Etats-
Unis et d'y lire, des choses comme
celles-ci :

" La compagnie de comédiens de
l'Etoile Polaire a fait naufrage
dans l'Utah ; Les tragédiens de
Sam Maglory ont été mis à la porte
de l'hôtel des Trois Chopines. Le
gérant de la troupe a pris la fuite,
laissant les acteurs sans le sou.
L'hôtelier a gardé les valises."

Je viens justement de lire que la
compagnie de Carrie Turner a fait
banqueroute, ces jours derniers, à
Kansas City et qu'une vingtaine
d'acteurs et d'actrices sont sur le
pavé.

☆

Il n'y a pas que cela. Un de mes
amis qui a longtemps fait partie
d'une compagnie théâtrale en An-
gleterre et aux Etats-Unis me dit
que le grand supplice de l'acteur

c'est d'avoir dans certaines tournées, à se déplacer tous les jours, d'arriver dans de mauvais théâtres, dans des petites villes perdues et de n'y trouver que des hôtels de sixième ordre après les fatigues d'une répétition et d'une représentation.

✱

Mes lecteurs savent sans doute que la législature d'Albany est saisie d'un projet de loi interdisant aux femmes de porter leur chapeau au théâtre. Certains gérants se proposent de combattre la législation proposée.

GONTRAN.

LE SPORT

Patiner est un art qui est arrivé chez nous à un tel degré de perfection qu'il n'est pas rare de voir certains de nos amateurs simuler sur la glace, des danses et des luttes ou tracer des caractères et même des figures d'hommes ou d'animaux.

Les jeunes filles ne craignent pas de prendre part à ce divertissement hygiénique et je pourrais nommer nombre de Montréalaises qui savent fendre la glace avec une habileté consommée.

⊕

Tout amateur de quelques années de pratique peut patiner avec élégance, mais il faut un entraînement régulier et prolongé pour devenir agile et atteindre les records que les champions s'évertuent à dépasser.

⊕

Johnson est le plus agile patineur du monde. Samedi dernier, il a fait baisser pavillon à nombre de patineurs dont les records plus ou moins fantastiques ont tous été surpassés. Les frères Donoghue même, sont déconcertés, et Jim en fera sûrement une maladie.

Johnson a franchi la distance de cinq milles anglais en 15 minutes et 11 1/5 secondes.

Dans la course d'un mille, le "record" nouveau a été réduit à 2.42 2/5.

J. S. Johnson vient de Minneapolis.

Certains sports prétent à Joe Donoghue l'intention de se mesurer avec Johnson sous peu, à Toronto. Gare à lui.

⊕

Les médecins de New-York disent que Jack Dempsey, le pugiliste, est usé par les excès. Ce n'est point cela du tout, car Jack, ni plus, ni moins, a le cerveau déséquilibré, maladie dont les pugilistes comme

les savants sont tous menacés. On ne pousse pas plus impunément le développement des muscles par l'entraînement, que l'intelligence par l'étude.

Il y a un équilibre normal à garder si l'on ne veut pas que le système nerveux soit ébranlé et que la raison chancelle.

Certes, plus l'instinct brutal domine chez le pugiliste, moins il sera sujet au danger qui menace tout être qui surmène son intelligence.

C'est la ligne de démarcation entre l'homme de génie et la brute, près du gouffre où pour des causes différentes ils peuvent s'engloutir également.

⊕

On a pu se rendre compte jeudi dernier de l'intérêt que le public a apporté à la mascarade des patineurs au rond Victoria. C'est devant une assistance nombreuse et très choisie que les différents masques ont défilé.

On a beaucoup remarqué les costumes, tous originaux et bien controués.

⊕

Un homme vient de faire le voyage d'Anvers à Bruxelles à pied et à reculons. Voilà une nouvelle originalité sportive.

Celui qui vient de battre le record de l'écrevisse est un grand jeune homme très bien taillé pour les exercices physiques. Il s'était entraîné à marcher—à courir plutôt—à reculons pendant une huitaine d'heures en tout, lorsqu'il a tenté l'expérience qui attire aujourd'hui sur lui la curiosité publique. Son ambition présente est de démontrer que l'on peut courir pendant six heures aussi vite à reculons qu'en employant le mode normal.

M. Milo, c'est ainsi que s'appelle le coureur à reculons, est parti d'Anvers le vendredi, à 2.40 hrs. de l'après-midi. Il est arrivé à Contich, époumonnant ceux qui le suivaient à pied, à 4.50 hrs; des vélocipédistes aussi lui ont fait escorte.

Le samedi, à 8.20 hrs du matin, il quittait Contich pour arriver à Malines à 11 hrs, après un repos de 40 minutes à Walhem. A 1.45 h. Milo se remettait en route, bondissant en arrière toujours, et parvenant à 4.10 hrs à Vilvorde.

Cette double étape l'avait fatigué ainsi que ses contrôleurs, marchant, eux, en avant. La vitesse de cet étrange promeneur est de six kilomètres au moins à l'heure.

Milo est parti de Vilvorde, le dimanche, à 11 hrs du matin, et est arrivé aux ponts de Laeken à 1 h.

Après un arrêt de 1.15 h., il s'est dirigé vers la ville et un peu avant 3 hrs, entrait, à reculons toujours, dans une brasserie de la rue du Midi, escorté d'une foule nombreuse.

Pour accomplir sa course, Milo avait fait confectionner des chaussures spéciales; il avait fait placer un talon à la pointe et fait garnir la semelle de rondelles en caoutchouc.

⊕

Les courses au Rond Jacques-Cartier ont été forcément interrompues à cause de la tempête. Elles ne seront reprises que la semaine prochaine.

⊕

Le feu à la Montreal Horse Exchange, à la Pointe St-Charles, la semaine dernière, a causé pour \$1,000 de dégâts matériels. Comme on le sait, le trotteur *No Trouble* a péri dans les flammes. *Money Maid*, la jument qui a failli être asphyxiée, en reviendra.

⊕

Billy Woods, de Denver, et "Buff" Costello, le champion montrealais, doivent se rencontrer, probablement au Monument National, dans quinze jours. L'assaut sera en dix reprises ou plus, si l'arbitre le juge nécessaire. Les recettes seront partagées entre les combattants dans la proportion de 75 0/0 pour le vainqueur et de 25 0/0 pour l'autre.

Les derniers arrangements ont été conclus entre les deux pugilistes, la semaine dernière. L'arbitre n'a pas encore été choisi. Les gants qui serviront aux pugilistes, le soir de l'assaut, ne pèseront que 3 onces.

⊕

Les pugilistes s'en sont donnés à cœur joie, la semaine dernière, au Royal. Il y a eu plus de cris que de mal.

⊕

Corbett prétend que les récents accidents qui ont eu une terminaison fatale sur la scène, sont inévitables.

Un pugiliste sur cent court ce danger là.

De gros gants et des arènes avec balustrades et planchers bien bourrés, voilà le meilleur préventif, dit-il.

⊕

Billy Edwards, un ancien pugiliste, prétend que Corbett battra Fitzsimmons sans peine, et qu'alors le champion laissera le champ libre aux étoiles de demi-grands. Au cas où Fitzsimmons serait victorieux, ce qui est très improbable, il aurait sur les bras Peter Maher,

Jim Hall, Joe Choynski, sans compter les nouveaux nés de l'arène.

⊙

Les amateurs de hockey se sont disputés la coupe Smith, la semaine dernière. Il y a eu bisbille entre les différents clubs admis à concourir.

Les clubs Montréal, Thistle, Caledonia, Heathers, St. Lawrence, Ottawa, Rideau (d'Ottawa) et celui de St-Jean (Québec) prennent part à la série de parties de curling pour gagner le prix offert par le gouverneur-général.

⊙

Les deux meilleurs tireurs au vol sont des américains, George Work et Fred Hoey. Ce dernier a abattu 97 pigeons sur 100 pendant un concours de tir à Monte Carlo, dans lequel 52 tireurs ont pris part.

Work a mieux fait. Il a abattu souvent 98 pigeons sur 100 pendant différents tournois.

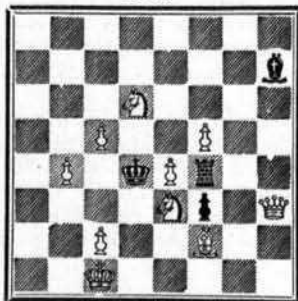
HERCULE.

LES ECHECS

PROBLEME No 2

Par M. Jean Kotre (de Prague)

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en 2 coups.

SOLUTION DU PROBLEME No 1

Blancs

Noirs

1 T 5 R
2 D 6 FD
3 P 4 D mat

(A)

1 T 5 R
2 D 5 D éch.
3 D pr F mat

(B)

1 T 5 R
2 D 7 CD éch.
3 D 7 FD mat
3 D 7 FR mat

Saisir sur le vif :

—J'ai le hoquet, fais-moi peur.
—Prête-moi cinq cents francs.
—Merci... c'est passé.

LES AMOURS ET L'AMOUR

I

Les amours passent sur le cœur
Comme les vagues sur le sable,
Mais l'Amour s'y dresse, vainqueur,
Comme un rocher impérissable ;
Les amours sont des moineaux francs
Dont fuit la volée éphémère :
L'Amour plane aux cieus fulgurants
Ainsi qu'un aigle solitaire.

II

Les amours ? des verres de vin
Qu'on vide en un soir de folie !
L'Amour ? un calice divin
Dont la liqueur n'a point de lie !
Les amours ne sont que des fleurs
Dont on a bientôt fait litière :
L'Amour, c'est la joie et les pleurs
En commun pour la vie entière !

III

Les hommes, des joufflus amours
Font la chasse à la troupe rose ;
Aux plus aveugles, aux plus sourds
Bon gré, mal gré, l'Amour s'impose.
Les amours ont dans leur carquois
Des traits qui font une piqûre...
Quand l'Amour atteint une fois,
C'est une éternelle blessure !

IV

Les amours sont fous et joyeux
Et leur bande désordonnée ;
L'Amour aux gestes sérieux
Tient le flambeau de l'hyménée.
J'ai longtemps aimé les amours,
Ma caresse allant d'aile en aile ;
Mais maintenant et pour toujours
A l'Amour je serai fidèle !

CAMILLE CLAUS.

LA SYMPHONIE

Malgré une épouvantable poudrière vendredi après-midi, près de 500 personnes se sont rendues à la salle Windsor pour assister au 7ème concert de l'Orchestre de *La Symphonie*, si habilement dirigé par M. G. Couture. La représentation en valait la peine et ceux ou celles qui ont craint d'affronter la tempête pour s'y rendre ne pourront que le regretter.

RECREATIONS

No 3—ENIGME

Je vins au monde un beau matin,
Je suis mère du genre humain ;
Mais quelle étrange destinée,
Je suis morte sans être née.

Solution de l'énigme No 1—Pépin.

Solution de la charade No 2—Courtage.

LA CUISINE

PETITS SECRETS DE LA MÉNAGÈRE

La cuisine est une science de détails et de soins, et il ne faut rien négliger si l'on veut y réussir. Le plus petit manque d'attention peut faire d'un mets qui aurait été excellent un plat détestable. Un poisson peu frais, une volaille coriace, des légumes durs, un œuf trop cuit ou pas assez, un plat trop ou trop peu assaisonné, un potage qui sent la fumée, des denrées mauvaises et avariées, voilà autant de petits inconvénients qui changent la valeur de la nourriture et que savent éviter les bonnes ménagères. L'expérience s'acquiert vite, pour peu qu'on ait de la bonne volonté.

Un ménage bien dirigé doit être approvisionné des choses qui, pouvant se conserver, coûtent moins cher dans certaines saisons et quand elles sont achetées en gros ; mais alors il faut veiller à ce que l'abondance n'amène pas la profusion et le gaspillage. Seule la maîtresse de la maison doit avoir la clef des provisions.

MOTS POUR RIRE

—Pourquoi diable bois-tu absolument toutes tes consommations avec une paille ?

—C'est une promesse. J'ai juré de ne jamais mettre le nez dans un verre !

En soirée :

Une jeune femme à son cavalier :

—Vraiment, monsieur, vous me racontez là des histoires bien légères... et puis vous les racontez si vite que je ne vais pas pouvoir les retenir.

Les suites du mardi gras :

Un monsieur aussi chauve qu'une bille d'ivoire aborde un de ses amis très crépu.

—J'ai mal aux cheveux aujourd'hui, dit le crépu.

—Tu as de la chance, répond le chauve.

Les tiens ne sont que malades ; il y a longtemps que les miens sont morts !

Un grand gaillard implore la pitié d'un passant.

—Je ne fais jamais l'aumône à des gens aussi bien portants que vous paraissez l'être.

L'autre, très majestueux :

—Ah ça, est-ce que vous vous figurez que, pour les deux sous que vous pourriez me donner, je vais me couper une jambe ?

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

Le Passe-Temps

16 février 1895

Pages 23 à 26
manquantes

rée du rond le plus proche. Dans ce nouveau rond, on fait 3 mailles serrées, 1 picot, 8 mailles serrées, 10 mailles en l'air, et en revenant raccorder à la quatrième maille de ce même rond. Dans le nouveau rond, ainsi obtenu, on fait 3 mailles serrées, 1 picot, 3 mailles serrées, 1 picot, 3 mailles serrées, 1 picot, 3 mailles serrées, puis 1 chaînette dans la dernière maille serrée du rond croché en dernier lieu et dans lequel on fait encore 3 mailles serrées, 1 picot, 3 mailles serrées, une chaînette dans la dernière maille serrée du rond suivant. On crochète dans ce dernier 2 mailles serrées. 1 picot, 3 mailles serrées, 1 picot, 3 mailles serrées, 1 chaînette dans la dernière maille serrée du rond le plus proche dans lequel on crochète : 3 mailles serrées, 1 picot, 7 mailles serrées, 1 chaînette dans les deux bouclettes supérieures de la bride crochétée en dernier lieu.

Dans le rond le plus proche, on fait 2 brides, 1 demi-bride, 1 maille serrée, 1 chaînette dans la dernière maille serrée de ce tour, 4 mailles serrées dans les 4 mailles suivantes, 7 mailles en l'air et en revenant, raccorder à la quatrième maille en l'air du dernier rond de mailles serrées.

Dans le rond ainsi obtenu, on crochète 3 mailles serrées, 1 picot, 3 mailles serrées, 1 picot, 3 mailles serrées, 1 chaînette dans la dernière maille serrée. Puis on fait 19 mailles serrées dans les 19 mailles suivantes et on reprend de \odot , en raccordant les picots entre eux comme le démontre notre gravure.

Feuilleton du PASSE-TEMPS

LE SECRET DE L'ORPHELINE

I

(Suite)

— Moi donner un lièvre à ce pince-maille ? Je préférerais le jeter à la gueule de Phanor !... Pour qui me prends-tu ? Est-ce qu'un Mauprié se couche à plat ventre devant un héritage ?.. Tu sais le dicton : "Gueux et fier comme un verrier !" Mon père l'était, et bon chien chasse de race. J'aimerais mieux crever dans un fossé que de mendier les bonnes grâces d'un croquant qui s'est enrichi en tondant ses moutons et ses débiteurs, et qui aujourd'hui encore trouverait à tondre un œuf... Assez sur ce chapitre, ne m'en parle plus et sers-nous à souper.

Le couvert était mis, et la soupe au lait, préparée par Honorine, fumait dans la soupière. Ils s'assirent tous autour de la table couverte d'une toile étendue. Mme de Mauprié dit à haute voix le *Benedicite*, que

Gaspard et Xavier écoutèrent debout, puis on n'entendit plus qu'un bruit de cuillers et de vaisselle.

Le souper était abondant, et on sentait que le bien vivre était le seul luxe auquel les Mauprié n'avaient pas renoncé.—Un pâté de lièvre dans sa terrine, un jambonneau dans sa gelée, une salade de mâches, et un fromage du pays composaient le menu. Gaspard et sa mère l'arrosaient d'un petit vin du Verdunois ; Xavier et les trois filles buvaient de la piquette. Tous avaient bon appétit, à l'exception de Gertrude qui se forçait pour avaler une bouchée, et qui semblait absorbée par ses réflexions. Gaspard, le dos au feu et son chien Phanor entre ses jambes, mangeait comme quatre, buvait d'autant et semblait resserré par les rayonnements de l'âtre qui lui chauffait les reins, et les rasades de vin qui lui égayaient le cerveau. Sa mine s'était épanouie ; son verbe tranchant s'était adouci, et parfois un large éclat de rire interrompait ses propos de chasseur. La conversation roulait le plus souvent sur les souvenirs du temps passé, sur les familles de verriers avec lesquelles les Mauprié entretenaient des relations de voisinage.

Au dessert, Gaspard, mis complètement en bonne humeur, fredonna un air de chasse et conta ses exploits de la journée. Il était tard quand on se leva de table ; Honorine et Gertrude enlevèrent le couvert, et chacun s'apprêta à gagner son dortoir. Les trois jeunes filles allèrent embrasser Mme de Mauprié ; Gaspard baisa bruyamment les joues de ses sœurs, puis s'avança vers Gertrude.

— Allons, petite cousine, dit-il en lui tendant la main, pas de bouderie !.. Faisons la paix !

Gertrude le regarda fixement et répondit d'une voix brève :

— Cousin Gaspard, je suis fille de verrier, moi aussi, et j'ai de la rancune... Bonsoir.

Gaspard demeura ébahi. Elle passa rapidement devant lui pour aller rejoindre ses cousines, puis elle s'approcha de Xavier et murmura, tout en lui souhaitant le bonsoir :

— J'ai besoin de te parler ; sois demain de bonne heure à ton atelier.

II

Ainsi qu'elle l'avait dit à Gaspard, Gertrude était une vraie fille de verrier. Elle avait la spontanéité, la fierté, les colères violentes de cette race ardente et chevaleresque dont les types étranges tranchent si vivement sur le fond vulgaire et effacé des populations meusiennes. Venus, dit-on, de la Normandie, les gentilshommes verriers étaient établis en Argonne depuis un temps immémorial. On les y trouve déjà installés sous le règne de Philippe le Bel, qui, par lettre royale, datée de 1314, déclara que les gentilshommes de Champagne travaillant aux verreries ne dérogeaient pas à la noblesse. Ce privilège fut confirmé plus tard par Henri III, et Henri IV lui-même ne dédaigna pas de s'occuper des verriers. La manière dont ils lui furent présentés mé-

te d'être rappelée.—C'était au commencement de mars 1603, et le roi se rendait à Metz avec Marie de Médicis. Comme on descendait la côte des Chalaides, au sortir de Sainte-Menehould, plusieurs gentilshommes débouchèrent de la lisière du bois et coururent en-devant de la voiture. "Qui sont ces gens-là ? demanda le roi.—Sire, répondit le postillon, ce sont des souffleurs de bouteilles..." Le Béarnais se mit à rire ; les mauvaises langues prétendent même qu'il se permit sur leur compte une plaisanterie assez salée. La voiture ne s'arrêta pas, car il tombait une petite pluie fine, il "mousinait" comme on dit dans le pays, et on avait déjà perdu beaucoup de temps à écouter la harangue des notables de Sainte-Menehould ; mais Henri IV fit prendre les placets des verriers, et peu de jours après leur accorda de nouvelles lettres patentes.

Ces gentilshommes, demi-artistes et demi-aventuriers, avaient été sans doute attirés dans l'Argonne par les ressources nombreuses que le pays offrait à leur industrie. Un sable pur y foisonnait dans les bruyères ; et les bois, peu exploités, donnaient le charbon à discrétion. En outre, les retraites giboyeuses des défilés, les eaux poisseuses de la Biesme, étaient faites pour retenir des gens qui aimaient la bonne chère et avaient toujours eu du sang de braconniers dans les veines. La forêt leur plaisait, et ils y prospérèrent. Dès 1530, Nicolas Volcy, historiographe de Lorraine, vantait "les belles voirreries des boys d'Argonne." Le dix-septième siècle fut leur âge d'or. Colbert avait augmenté leurs privilèges et assuré leur monopole. Ils inondaient de leurs bouteilles la Lorraine, la Champagne et la Bourgogne, gagnaient gros et dépensaient d'autant, faisaient chère lie, menaient grand train et ayant nombreuse lignée. Les aînés succédaient au chef de famille dans la direction de la verrerie, et les cadets ne rougissaient pas de leur servir d'ouvriers ; quelques-uns cependant devenaient gens d'épée ou gens d'église ; l'un d'eux, Nicolas de Condé, fut de la Compagnie de Jésus et prononça une oraison funèbre du roi Louis XIII. Les filles épousaient des verriers du voisinage ou se faisaient religieuses. Dédaignées de la noblesse territoriale, qui raillait leurs occupations manuelles et les appelait des gentilshommes "de verre", ils se tenaient fièrement à l'écart, ne frayant qu'avec leurs confrères, et rendant avec usure aux bourgeois les mépris hautains des nobles familles du voisinage.

La révolution de 1789 porta un rude coup à leur prospérité en anéantissant leur monopole. Mais aujourd'hui encore, ils ont en grand mépris les roturiers, qu'ils tiennent à distance et qu'ils appellent des "mâtins" ; ils ne se marient guère qu'entre eux, et la fille d'un gentilhomme verrier ferait plutôt d'un bourgeois son amant que son mari. La plupart vivent très pauvrement, et ont adopté les mœurs et le costume des paysans au milieu desquels ils

habitent ; quelques-uns, fatigués de leur oisiveté, ont pris du service et sont devenus de bons officiers.

C'est ce qu'avait fait le capitaine Jacques de Mauprié, père de Gertrude ; mais ses efforts pour tirer sa famille de l'ornière n'avaient pas réussi. Il était mort trop tôt, et Gertrude, confiée aux soins de sa tante, était précisément tombée dans ce milieu d'où le capitaine avait si énergiquement cherché à sortir. Comme on l'a vu plus haut, la veuve de Mauprié, qui vivait maigrement d'une rente viagère de deux mille francs, avait accueilli sa nièce sans enthousiasme, et la vie que l'orpheline menait à Lachalade était des plus pénibles. Sa nature expansive et affectueuse était sans cesse refoulée et froissée, tantôt par la rudesse de Gaspard ou les méchancetés de Reine et d'Honorine, tantôt par les glacials rebuffades de la veuve. Un seul membre de la famille, Xavier, lui avait toujours montré de la sympathie.

Xavier de Mauprié venait d'entrer dans sa vingt-troisième année. Il avait été élevé jusqu'à dix-huit ans au petit séminaire de Verdun ; et sa première impression, à son retour au logis, fut la vue de cette charmante cousine de quatorze ans qui lui sauta au cou le plus gentiment du monde. Mme de Mauprié avait eu l'espoir qu'il entrerait dans les ordres ; mais la vocation ne venant pas, Xavier s'en retourna à Lachalade sans avoir une idée arrêtée au sujet d'une carrière quelconque. La famille était trop pauvre pour le pousser dans un emploi public : sa mère n'eût jamais consenti à faire de lui un commerçant ; d'ajournements en ajournements, il resta à Lachalade, menant une vie dont l'inutilité lui pesait. Sous l'influence du milieu vulgaire dans lequel il grandissait, ses nerfs étaient devenus plus irritables, et son esprit de moins en moins communicatif. Gertrude, seule, aurait pu l'apprivoiser et le rendre expansif ; mais, avec elle, un autre sentiment arrêtait son élan et paralysait sa langue, — la timidité.

La grâce, primesautière, l'esprit vif et naturel de la jeune fille imposaient à ce garçon sauvage et gauche. Il brûlait de confier à sa cousine les inquiétudes et les ambitions qui agitaient son âme, et tout le temps qu'il était seul, il trouvait mille façons de traduire ses aspirations confuses ; mais, une fois en face de Gertrude, les mots ne venaient plus. Il commençait une phrase, balbutiait en voyant les grands yeux de la jeune fille se fixer sur les siens, puis brusquement il s'arrêtait et redevenait silencieux. Plus Gertrude croissait en âge et plus Xavier se repliait sur lui-même ; celle-ci, découragée par les airs farouches et le ton parfois bourru de son cousin, commençait à imiter sa réserve. Ils se sentaient toujours sympathiques l'un à l'autre mais ils se parlaient peu, se bornant à échanger un sourire ou un regard, en signe de tacite alliance.

Humilié de son inaction, las des distractions du village et des ineptes conversa-

tions de ses sœurs, Xavier s'était consolé en se livrant à son goût très vif pour le dessin. Comme son frère Gaspard, il s'était mis à courir les bois ; mais ce n'était pas le même attrait qui le retenait dans les gorges de l'Argonne. — Il était devenu amoureux de la forêt. — Les arbres aux attitudes majestueuses, les terrains mouvementés, la riche coloration des bruyères roses ou des fougères dorées par l'automne et le monde toujours bruisant, gazouillant ou bondissant des insectes, des oiseaux et des fauves, tout cela le charmait et le passionnait. La fée des bois l'avait touché de sa baguette de coudrier ; elle l'avait ramené, séduit et asservi sous les voûtes verdoyantes de la forêt enchantée. Il y passait des journées entières à dessiner. Il avait fait connaissance avec les charbonniers et les sabotiers de la Gorge-aux-Couleuvres, et ces silvains demi-sauvages, tout possédés de l'esprit forestier, l'avaient initié aux mystères des bois. Le soir, au long des fournaies flamboyantes, le maître charbonnier lui avait appris le nom de toutes les essences d'arbres, le chant de toutes les espèces d'oiseaux ; et c'était en voyant le sabotier de la Poirière tailler le hêtre et le bouleau, qu'une préoccupation nouvelle avait agité son esprit.

De l'admiration des belles choses au désir de les reproduire, la distance est courte. Xavier s'était tout à coup senti travaillé par ce besoin de création qui fait le tourment et la joie des organisations artistiques. Après s'être longtemps contenté de dessiner des arbres et des plantes, il fut pris du désir de serrer de plus près la réalité, tout en l'accommodant à certaines combinaisons idéales. La rustique industrie du sabotier Trinquesse fut pour lui comme une révélation. Il essaya à son tour de tailler le bois à sa fantaisie, et pria Trinquesse de lui apprendre son métier. Il y fit bientôt des progrès surprenants, et, non content de manier la "rouette" et le "paroir," il s'aboucha avec le menuisier de Lachalade qui lui montra à dresser, à tourner et à assembler. Puis son apprentissage terminé, il se procura les outils nécessaires et installa son atelier de sculpture sur bois dans un appentis adossé à la clôture du jardin.

C'était là qu'il passait des journées entières, tout absorbé par des tentatives auxquelles personne dans la famille ne s'intéressait, sauf Gertrude. Ce fut là qu'il vint attendre sa cousine au lendemain de la scène qui ouvre ce récit. Cette visite matinale, annoncé si brusquement et si mystérieusement par la jeune fille, l'avait préoccupé toute la nuit ; il allait et venait dans l'atelier d'un air impatient, et son inquiétude se peignait sur sa physionomie aux traits mobiles. C'était, à cette époque un garçon maigre et brun de taille moyenne et de mine rêveuse. Ses beaux yeux noirs, enfoncés dans l'orbite avait parfois l'air de regarder en dedans. Il ne portait pas sa barbe, et l'expression fine un peu triste, de sa bouche, ressortait mieux encore sur son visage soigneusement rasé. Les flammes sombres de ses yeux creux et la

ligne rouge de ses lèvres expressives tranchaient vivement sur la pâleur olivâtre de son teint, et donnaient un caractère saisissant à sa figure encadrée de longs cheveux noirs.

Il tressaillit tout à coup en entendant crier le sable de l'allée ; un frôlement de jupe et un léger bruit de pas annonçaient l'arrivée de Gertrude. Il courut ouvrir à sa cousine et l'amena jusqu'aux portes de l'établi où un petit poêle ronflait joyeusement.

— Je t'ai fait un bon feu, lui dit-il ; assieds-toi là et chauffe tes pieds... L'air est humide ce matin.

Tout en tourmentant un morceau de bois avec son ciseau, il la regardait d'un air embarrassé. Gertrude était restée debout près de l'établi. Ses lèvres étaient serrées, ses regards sérieux, et elle pressait nerveusement contre sa poitrine les pointes de sa fanchon.

— Comme tu est pâle ! s'écria Xavier.

— Je n'ai pas dormi, répondit-elle, j'ai pensé toute la nuit à une chose à laquelle je suis décidée.

— Que veux-tu dire, Gertrude, et qu'y a-t-il de nouveau ?

— Je ne puis plus supporter la vie que je mène, Xavier ; je ne le puis plus !... Je sens chaque jour davantage combien je suis ici à charge à tout le monde.

— A tout le monde ?... interrompit Xavier en la regardant d'un air de reproche.

— Non, pas à toi ! s'écria-t-elle en se rapprochant de lui ; tu as toujours été bon pour moi, cousin Xavier. Mais les autres ! Tu as entendu Gaspard, hier, et tu sais qu'il m'a prise en aversion... Mes cousines sont méchantes avec moi, et ma tante ne m'aime pas. Je fais pourtant ce que je puis pour qu'on m'aime, et je n'y réussis pas ! Je sens que je leur pèse. Je ne suis qu'une enfant, mais j'ai de l'orgueil, moi aussi, et je souffre... Je veux partir.

— Partir !... Xavier laissa tomber son ciseau et demeura muet. Il regardait sa cousine sans pouvoir parler et ses mains étaient toutes tremblantes. Pour lui, Gertrude était la seule joie de la maison, le seul point lumineux dans la vie grise et terne de tous les jours. — Partir ! reprit-il enfin d'une voix sourde, seule ! à ton âge ! Y penses-tu ?

— Il y a longtemps que j'y pense, poursuivit Gertrude, et j'avais hésité jusqu'à hier soir ; mais ce matin mon parti est pris. Je suis courageuse, je travaillerai. Voilà un an que je vais coudre chez la modiste du village ; c'est une bonne fille qui m'a appris ce qu'elle sait et qui s'est déjà occupée de me chercher une place à la ville.

— Elle l'a trouvée ? demanda-t-il avec anxiété.

— Oui, et c'est pourquoi je me suis décidée à te parler ce matin, avant que tu ne partes pour les Isettes... Voici une lettre que je te prie de mettre à la poste là-bas.

Xavier demeura silencieux. Ses yeux sombres avaient pris une expression d'angoisse passionnée. Il contemplant tristement Gertrude, qui s'était approchée du

poêle et tendait vers la plaque de fonte ses petites mains glacées.

— Dans trois jours, reprit-elle, quand tu retourneras aux Islettes, il faudra que tu aies la complaisance de passer de nouveau au bureau de poste. La maîtresse du magasin où je désire travailler, doit répondre à cette lettre, poste restante, et tu me rapporteras sa réponse.

— Je ferai ce que tu me demandes, dit-il en soupirant profondément ; mais songes-y bien encore, Gertrude !... La vie est dure chez les autres !

— Je le sais, répondit-elle avec amertume...

Puis, comme elle craignait de l'avoir blessé, elle lui prit la main et la serra.

— Merci, dit-elle, ami Xavier ! Garde-moi le secret jusqu'à nouvel ordre.

Elle avait les larmes aux yeux ; et lui se sentait le cœur serré par une douleur poignante.

— Gertrude, s'écria-t-il, ne t'en va pas !

— Il le faut, mon ami.

— Gertrude ! répéta-t-il encore en lui secouant la main, et en même temps mille pensées confuses lui montaient aux lèvres. Ses yeux regardaient sa cousine avec une expression touchante. Si ces grands yeux sombres avaient pu parler, ils auraient dit : " Par pitié, ne t'en va pas, sois patiente et appuie-toi sur mon bras !..." Mais les yeux se contentaient de lancer des regards navrants, et Xavier n'osait pas révéler tout ce qu'il avait dans le cœur. D'ailleurs, son propre avenir était si obscur ! Le secours qu'il aurait pu offrir était beaucoup si on l'aimait, peu de chose s'il n'était pas aimé. Qui pouvait savoir si Gertrude l'aimait autrement que comme un compagnon d'enfance ?... Si elle l'avait aimé plus sérieusement, aurait-elle songé à partir ?

Il refoula en lui les mots prêts à jaillir.

— Soit, dit-il d'une voix étranglée, je ferai ta commission.

Gertrude le remercia de nouveau et quitta l'atelier. Accoudé sur son établi, Xavier la regardait à travers les vitres tandis qu'elle suivait légèrement les plates-bandes herbeuses. Elle avait disparu depuis longtemps déjà, qu'il était encore à la même place, la main appuyée sur son front, roulant des pensées noires et découragées, pendant que le vent faisait tourner les feuilles sèches sur le gazon, et que les moineaux pépiaient dans les sapins.....

Quatre jours après, Xavier, qui revenait des Islettes, aperçut, au soleil couchant, Gertrude qui l'attendait sur le pas de la porte.

— J'ai quelque chose pour toi, lui dit-il tristement, et il lui tendit une lettre qu'elle décacheta avec vivacité. Tandis qu'elle la lisait, Xavier, appuyé contre la porte, considérait le fin profil de la jeune fille éclairée par les rougeurs du couchant. Elle releva brusquement la tête, et il l'interrogea du regard.

— Tout est terminé, dit-elle avec un léger tremblement dans la voix : les demoiselles Pêche consentent à me prendre comme ap-

prentie, et je dois être rendue à B... le 1er mars prochain... Ce soir, je parlerai à ma tante... Merci encore, Xavier.

Elle se retourna pour lui serrer la main, mais il s'était déjà enfoncé dans l'ombre du couloir, et elle l'entendit s'éloigner du côté du jardin.

Lorsque toute la famille fut réunie pour le souper, et que Gaspard eut allumé la lampe, Gertrude alla s'asseoir près de Mme de Mauprié et déplia silencieusement sa lettre. Au bruit du papier froissé, la veuve posa son tricot, et dit à sa nièce en lui dardant un regard froid :

— Qu'y a-t-il, Gertrude, et que me veux-tu ?

— Ma tante, commença la jeune fille d'une voix émue mais ferme, vous m'avez accueillie chez vous, et depuis cinq ans vous avez été pour moi une parente dévouée ; je vous ai imposé de lourds sacrifices et je vous en serai toujours reconnaissante...

La veuve fronça les sourcils, piqua une aiguille dans ses cheveux et s'écria d'une voix brève :

— Ca, où veux-tu en venir ?

— A vous annoncer, ma tante, que je ne veux pas abuser plus longtemps de votre hospitalité ; j'ai trouvé à B... une position convenable, et je viens vous demander la permission de l'accepter.

En même temps elle remit sa lettre à Mme de Mauprié. En entendant ces dernières paroles, Gaspard avait relevé brusquement la tête ; Honorine et Reine se regardaient et cherchaient tout bas quelle pouvait être cette position mystérieuse qui allait permettre à leur cousine de se produire à la ville.

" Cette chance-là ne m'arrivera jamais !" songeait Reine dépitée. Xavier, les poings serrés sur les tempes, les lèvres froides, regardait la lettre, sa mère et Gertrude. Un silence profond remplissait la salle.

La veuve ajusta ses lunettes et lut lentement, puis rejetant le papier avec dédain :

— Ainsi, dit elle, tu veux te faire modiste ?..

Modiste ! A ce mot, Honorine ébaucha un sourire de pitié, et Reine poussa un soupir de soulagement ; quant à Gaspard, il se remit à frotter son fusil et à siffler d'un air narquois.

— Oui, répondit Gertrude, je veux gagner ma vie honnêtement et n'être à charge à personne.

Mme de Mauprié se mordit les lèvres.

— Tu as dix-neuf ans à peine, continua-t-elle, et je suis responsable de tes actes... Est-il convenable que je te laisse aller à dix lieues d'ici, dans une boutique où tu seras en compagnie de filles de rien, et exposée à tous les dangers d'une situation pareille ?

— Les demoiselles Pêche sont d'honnêtes filles, dit Gertrude, j'habiterai chez elles, et d'ailleurs je saurai me protéger moi-même.

— Et te payera-t-on suffisamment pour te faire vivre ?

— On me donnera, pour commencer, le logement et la table, répondit Gertrude en rougissant ; jusqu'à ce que je gagne davantage, je vous prierai de m'envoyer une partie de la rente de six cents francs qui me vient de ma mère.

— Et si nous refusons ?... Car tu oublies que Gaspard est ton tuteur.

— Alors, répliqua-t-elle d'un ton ferme, je m'adresserai à mon oncle Renaudin, qui est mon subrogé tuteur et qui me fera émanciper.

Gaspard se mit à rire bruyamment.

— Hé, s'écria-t-il, laissez-la donc aller, ma mère... Le village n'est pas fait pour de pareilles duchesses. Il leur faut la ville pour étaler leurs grâces et faire l'admiration des marjolets qui flânent le dimanche sur les promenades !... Toutes ces mijaurées-là s'imaginent qu'à la ville on trouve encore des rois qui épousent des bergères, et voici Reine qui grille d'envie, elle aussi, de trôner derrière un comptoir !

Reine se redressa comme une guêpe en colère et lança à son frère un regard furibond.

— Reine est trop bien née pour songer à devenir une fille de boutique, dit la veuve ; elle n'oubliera jamais qu'elle est une Mauprié...

A ces mots Gertrude sentit le rouge lui monter au front. Elle fit quelques pas vers sa tante ; ses yeux étincelaient et ses narines frémissaient.

— Madame, s'écria-t-elle d'une voix vibrante, c'est vous qui oubliez étrangement l'histoire de notre famille... Vous parlez des Mauprié ! Lorsque mes ancêtres vinrent en Argonne, ils étaient pauvres et ne curent pas déroger en soufflant le verre... J'entends faire comme eux et ne pense pas déchoir !...

Il y eut de nouveau un grand silence dans la salle, Gaspard regardait sa cousine d'un air ébaubi, et lorsqu'on se mit à table, Xavier serra fortement la main de Gertrude. Le souper fut maussade : Gertrude ne mangeait pas, Xavier était pensif et les autres ne disaient mot.

Lorsqu'on eut fini, Mme de Mauprié retint légèrement par le bras sa nièce qui se disposait à se retirer.

— Quand comptez-vous nous quitter ? lui demanda-t-elle.

— Je dois être au magasin le 1er mars, répondit la jeune fille, et je voudrais partir au moins la veille.

— Nous avons encore quatre jours jusqu'à la fin du mois, reprit vivement la veuve ; je pense qu'ils vous suffiront... Bonsoir, ma nièce.

Elle s'appretait à lui tendre machinalement son front comme chaque soir ; mais Gertrude se borna à la saluer et sortit sans ajouter une parole.

III

Le jour fixé pour le départ de l'orpheline était arrivé. Sa petite malle, cadenassée et ficellée, attendait dans le corridor le passage d'Herbillon le " brioleur ", qui

devait la charger sur un de ses mulets, et accompagner la jeune fille jusqu'aux Islettes où passe le courrier de B... Il ne restait plus à Gertrude qu'une démarche pénible à faire, c'était sa visite d'adieu à l'oncle Renaudin. Cette visite lui coûtait, car le bonhomme était quinteux et recevait fort mal les visiteurs, surtout quand ceux-ci faisaient partie de sa famille. Néanmoins Gertrude se croyait obligée à ce dernier devoir. L'oncle Eustache était le frère de sa mère ; et puis elle l'avait trouvé si faible, si vieilli, lorsqu'elle l'avait rencontré récemment... Qui pouvait dire si elle le reverrait jamais ? C'est en songeant à toutes ces choses que, vers midi, Gertrude prit le chemin de la maison de son oncle.

Cette maison était une ancienne dépendance de l'abbaye de Lachalade, et on l'appelait encore l'Abbatiale. Elle était bâtie un peu en dehors du village, sur une éminence d'où l'on dominait la vallée de la Biesme, et elle comprenait, outre les bâtiments d'habitation, un grand jardin abandonné, dont les murs croulants ne finissaient qu'à la lisière de la forêt. Le chemin qui allait du village à l'Abbatiale était bordé de peupliers mélancoliques et aboutissait à un grand mur triste, dans lequel était pratiquée une porte cintrée, prudemment munie d'un guichet. C'est devant cette porte que Gertrude s'arrêta pour respirer, car son cœur battait fort, et elle se sentait tout oppressée. Au bout de quelques minutes elle agita la chaîne rouillée de la sonnette. Un tintement plaintif réveilla l'écho de la cour sonore, un aboiement lointain y répondit, mais personne ne se montra. Enfin un bruit de sabots résonna dans la cour, puis une clef grinça dans la serrure et la porte s'entre-bâilla.

— Bonjour, Fanchette ; puis-je voir mon oncle ? demanda Gertrude à une vieille servante qui l'examinait d'un air revêché.

— Vous savez bien que M. Renaudin ne veut recevoir personne, répondit froidement celle-ci.

— C'est que je pars ce soir... pour longtemps, et j'aurais désiré lui dire adieu.

La servante, tenant toujours la porte à demi fermée, considérait la jeune fille d'un air soupçonneux.

— Allons, Fanchette, dit une voix d'homme, laisse donc entrer mademoiselle dans la cour... J'irai voir si elle peut monter là-haut.

En même temps le vieux garde Pitois ouvrit la porte toute grande et fit passer Gertrude, malgré les protestations de Fanchette. Les deux domestiques s'acheminèrent vers la porte du vestibule, en discutant aigrement. Gertrude les suivait tout décontenancée et regardait machinalement la cour solitaire avec sa ceinture de hauts bâtiments aux volets clos, son puits à la margelle usée et sa pelouse ovale bordée du buis, où un grand houx dressait son feuillage sombre et piquant, emblème de la maussaderie des hôtes du logis ..

(A continuer.)

PRIMES



L'ADMINISTRATION DU "PASSE-TEMPS"

Ne voulant rien négliger pour satisfaire le public, a conclu les arrangements nécessaires pour offrir à ses lecteurs une PRIME vraiment extraordinaire. Nous nous sommes procurés plusieurs milliers de copies des morceaux d'opéra, dont voici la liste :



1. LA FILLE DU TAMBOUR-MAJOR—Le fruit défendu (chant et piano)
2. CARMEN—L'amour est enfant de Bohême
3. LE JOUR ET LA NUIT—Ce qu'on appelle aimer
4. LE CŒUR ET LA MAIN—Chanson du casque
5. LE GRAND MOGOL—Chanson du Kiri-Kiribi
6. LES CLOCHES DE CORNEVILLE—La légende des cloches
7. LES 28 JOURS DE CLAIRETTE—Attention ! ma petit' cocotte
8. GILLETTE DE NARBONNE—Souvenirs des jeunes ans
9. LA BELLE HÉLÈNE—Un mari sage
10. LES CLOCHES DE CORNEVILLE—Chanson du Cidre

Tous ces morceaux sont vendus 10 cts. chez les marchands de musique



Nous enverrons toute la collection (10 morceaux) aux personnes qui nous feront tenir le prix d'un an d'abonnement

LE PASSE-TEMPS

26 Ste-Elisabeth

MONTREAL

PROFESSEURS DE MUSIQUE

- Guillaume Couture, 58 Université.
 W. Davignon, 1180 St-Denis.
 Mme O. E. Defoy, 147a St-Hubert.
 Mlle M. Deguire, 69 des Allemands.
 A. P. V. Delfosse, 186 Ste-Elisabeth.
 Mlle F. Drummond, 57 St-Hypolite.
 Dominique Ducharme, 153 Bleury.
 J. A. Duquette, 433 Dorchester.
 Achille Fortier, 742 1/2 Sherbrooke.
 Mlle Agnès Michaud, 131b St-Laurent.
 M. H. O. Wilson, 74 Ste-Famille.
 Mlle McAnally, 27 Mance.
 Paul Wiillard, 2241 Ste-Catherine.
 Arthur Latondal, 2241 Ste-Catherine.
 J. J. Goulet, 2427 Ste-Catherine.
 Charles Reichling, 215 Stanley.
 C. E. Seifert, 2757 Ste-Catherine.
 Edmond Laberge, 382 Wolfe.
 I. Silverstone, 37 Hutchison.
 Godfroid Filiatrault, 164 1/2 Montcalm.
 Moïse Robert, 98 Amherst.
 J. H. Mulhollin, 32 Carré Chaboillez.
 Herr Carl Walter, 2424 Ste-Catherine.
 F. Jehin-Prume, 64 Avenue Collège McGill.
 E. Van Loock, 173b Montcalm.
 Mme Adam, 479 St-Hubert.
 E. Archambault, 219 Berri.
 M. Bachmann, 27 Panthaléon.
 Hubert A. Baker, 57 City Councillors.
 A. Béique, 62 St Denis.
 Mlle J. C. Brennan, 313 Roy.
 Mme A. Breton, 283 Amherst.
 Mlle Alice Cardinal, 152 Murray.
 Aug. Charbonneau, 239 Panet.
 Edw. Clark, 315 Amherst.
 Mlle Sarah Coté, 35 Hudon.

Piano

- Mme Clark, 6 Desjardins, Maisonneuve.
 Mme Vve J.-Bte. Côté, 171 Drolet.
 Mlle Millar, 729 Sherbrooke.
 Max. Bohrer, 39 Bishop.
 Mlle Marguerite Sym. 6 Buckingham.

Violon

- M. Georges, 326 St-Laurent.
 Thomas Raymond, 116 St-Denis.
 J. Herbert Marceau, 138 Peel.

Chant

- Mlle Leriche, 1924 Ste-Catherine.

Guitare et Mandoline

- Paul Lamoureux, 236 1/2 Montcalm.
 W. Sullivan, 44 1/2 Aylmer.
 H. C. Lachance, 325 Dorchester.
 Léon A. Labonde, 9 Avenue Collège McGill.

Flute et Piccolo

- François Boucher, 1298 Notre-Dame.
 C. Maggio, 146 Montcalm.

Cornet

- Louis Van Poucke, 148 Champ de Mars.

Clarinette

- Jacques Van Poucke, 221 Craig.

Viola

- D. McKercher, 221b Craig.

UNE LEÇON DE MUSIQUE

A CHAQUE NUMERO

PREMIERE PARTIE

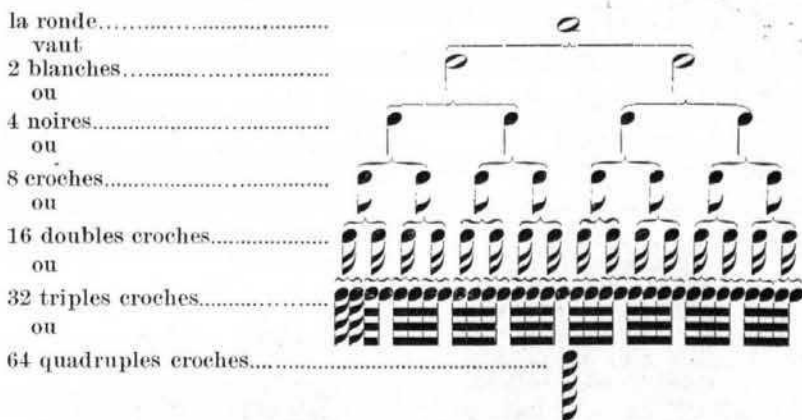
NOTIONS PRELIMINAIRES

II. — VALEUR DES NOTES

D'après l'ordre suivi dans le tableau précédent, chaque note a, comme durée, une valeur double de celle qui la suit. Ainsi :

La *ronde* vaut deux blanches ; la *blanche* vaut deux noires ; la *noire* vaut deux croches ; la *croche* vaut deux doubles croches, etc.

TABLEAU DES VALEURS RELATIVES DES NOTES



Une *blanche* vaut : 2 noires ou 4 croches ou 8 doubles croches ou 16 triples croches ou 32 quadruples croches.

La *noire* vaut : 2 croches ou 4 doubles croches ou 8 triples croches ou 16 quadruples croches.

Une *croche* vaut : 2 doubles croches ou 4 triples croches ou 8 quadruples croches.

Une *double croche* vaut : 2 triples croches ou 4 quadruples croches.

Une *triple croche* vaut : 2 quadruples croches.

La queue des notes peut indifféremment être dirigée vers le bas ou vers le haut.

Généralement, quand plusieurs notes se suivent, on remplace les *crochets* par un trait qui réunit les queues. On met deux traits pour les doubles croches, trois traits pour les triples croches, quatre pour les quadruples croches.

EXERCICE ORAL.—Quelle est la valeur de la ronde ? de la blanche ? de la noire ? de la croche, etc.?—Quelle est la valeur de la blanche par rapport à la ronde ? de la noire par rapport à la ronde, à la blanche ? de la croche par rapport à la noire, à la blanche, à la ronde ?—Dans quelle direction trace-t-on les queues des notes ?—Quand plusieurs croches se suivent, par quoi remplace-t-on les crochets ?—Combien de traits met-on pour les croches, les doubles croches, etc.?

EXERCICE ECRIT.—Copier le tableau des valeurs des notes jusqu'aux doubles croches.

Musique pour bals et soirées

- Orchestre Ratto Frères, 55 St-Louis.
 Orchestre Blasi, 147 Sanguinet.
 Orchestre Harmonie, 149 Dorchester.

Accordeurs de Pianos

- Chs. E. Beaudry, 412 Dorchester.
 Geo. Cregan, 29 Ave. Collège McGill.
 Alphonse Plamondon, 11 Gosford.

Escrime

- Académie d'escrime, D. Legault, 1511 Notre-Dame.

Imprimeurs de Musique

- Jos. E. Belair, 26 Ste-Elisabeth.

CHS. LAVALLEE

Successeur de Lavallée & Fils

INSTRUMENTS DE MUSIQUE

Aussi un assortiment complet de

Fournitures pour Instruments de Musique

Réparations de toutes sortes exécutées sous un court délai et à bas prix. Instruments à Corde, une spécialité. Violons faits à ordre

35 - COTE ST-LAMBERT - 35

Coupe Elegante

Satisfaction Garantie

Lanctot & Gadotte**TAILLEURS**

303 — Rue Craig — 303

(Près rue St-Laurent)

MONTREAL

1-2m.

W. REEVES

Importateur et Détailler

d'Articles pour Messieurs

SPECIALITE : Lots d'Occasion

15 ST-LAURENT | 212 ST-JACQUES

MONTREAL

La maison de Montréal où l'on achète les Cravates et les Chemises à meilleur marché.

1-2m.



Etablie en 1852

LORGE & CIE.

Chapeliers Parisiens

21—Rue St-Laurent—21

1-2m

MONTREAL

UN AMEUBLEMENT COMPLET DE MAISON

Chêne ou Noyer Noir solide

— EN TOUT —

25 MORCEAUX pour \$74.50

— CHEZ —

N. G. VALIQUETTE & CIE.

1575 Rue Ste-Catherine

Porte voisine de MM. Dupuis Frères

1-1m

Tel. 6710

Restaurant Commercial

1612 NOTRE-DAME

Lunch de midi à 3 heures. Repas à la carte à toute heure. Solos privés pour diners, etc.

Entrée privée pour dames, 1620 Notre-Dame et 46 St-Gabriel.

1-1m

THEO. LANCTOT. Prop.

A. T. LEPINE & Cie.

Imprimeurs

REÇU LE

13 JUL. 1976

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

THEO. DAVID

Peintre-Decorateur

Une SPÉCIALITÉ pour

ENSEIGNES

— SUR —

Bois, Toile,
Coton, Carton,
Verre, Broche,

1-3m

ETC.



Ouvrage fait pour Les Entrepreneurs

Lettrage de Voitures

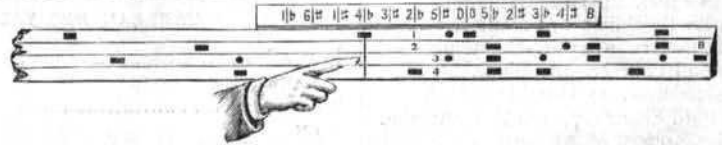
Dorure,

Ornementation

En tous genres, etc.

305 Rue CRAIG

Coin St-Laurent

MONTREAL**NOUVELLE METHODE D'ACCOMPAGNEMENT**

Cette nouvelle méthode se compose d'une simple baguette sur laquelle sont marquées toutes les clefs de la musique. A l'aide de cette nouvelle méthode, nous garantissons qu'une personne peut apprendre tous les accords sans l'aide d'un professeur, et cela, dans quelques jours. Il n'est pas nécessaire que la personne sache la musique. La baguette est marquée de signes qui permettent de jouer à première vue et sans études préalables. \$1.50 la méthode, c'est pour rien.

L. P. DALLAIRE, Louiseville, P. Q.

CAISSE et. ARCHAMBAULT 52 rue St-Louis, sont nos seuls agents pour Montreal

PAUL P. LAMOUREUX

PROFESSEUR DE

Mandoline, Guitare et Cithare

236 1/2 MONTCALM

Morceaux de toutes sortes composés et arrangés pour duos, trios, quatuors ou clubs, pour mandoline, cithare, banjo, flûte, etc.

1-6m

PRIX MODÉRÉS

E. ROBERT

Marchand de

BOIS et de**CHARBON**

628—Rue Notre-Dame—628.

MONTREAL

Telephone Bell 6948

1-3m

Montreal Printers' Supply Agency

73 ST-JACQUES

MATÉRIEL D'IMPRIMERIE NEUF et d'OCCASION

P. O. TERRAULT,

N. P. Lamoureux.

1-3m

Secrétaire.

Gérant.

Le Palais Crystal

1600 NOTRE-DAME

Table de première classe. Repas de midi à 3 hrs. à 25 cts. Des Vins et Liqueurs de choix. Les meilleures marques de Cigares.

Tel. Bell 1785

J. B. BUREAU. Prop.

1-1m

SERRURES DE PORTE

A PETITES CLEFS

Serrures de Sureté

Sonneries Electriques

Vendues ou posées sur commandes

Outils de toutes sortes

Nids de poules brevetés

L. J. A. SURVEYER

6 rue St-Laurent

1-3m

FOISY FRERES

Marchands en gros et en détail de Pianos, Orgues et Machines à Coudre

Musique en feuilles et Instruments de tous genres

Bureau Principal : 70 ST-LAURENT (coin Vitre)

Tél. Bell 1644 | Succursale : 25 St-Joseph, Qué.

1-1m